

TOMBEAUX.

GIOVANNI PONTANO.

LA poésie latine de la Renaissance est magnifique et variée ; elle offre un fonds immense dont on découvre, en France, trop lentement les ressources. Seuls ou presque (car il est difficile de compter les éditions et traductions « scientifiques » au nombre des lectures délectables), les deux volumes d'anthologie de Pierre Laurens et Claudie Balavoine en présentaient — remarquablement — un panorama européen, sous le titre de *Musae reduces* (« Les Muses : le retour »). Encore en doit-on la parution à un éditeur hollandais. C'était en 1975. Et il y aurait autant à faire avec la prose, souvent très belle. Nous nous y emploierons.

Le genre du tombeau excède de beaucoup la curiosité épigraphique. Et d'ailleurs, dans l'Antiquité comme durant la Renaissance, les inscriptions réelles ne sont là que pour en éveiller d'autres, imaginaires. Pensons aux tombeaux qu'écrira en latin du Bellay. Miroirs de la vie, bien sûr, où la vie se décante et se résume ; où, tout simplement, elle apparaît. Les réussites sont inégales ; il faut à cette révélation un certain talent, d'autant que les modèles anciens sont là pour placer très haut l'exigence de l'élégance. Giovanni Pontano, que nous traduisons (librement), est de ceux qui y sont parvenus. Il a derrière lui une œuvre impressionnante de prosateur et de poète : des poèmes horticoles aux traités savants sur l'obéissance, la splendeur, le courage ou le prince. Son recueil des Tombeaux, il le compose dans les dernières années du siècle, et l'ordonne en volume en 1502 ; ce sont des pièces d'une étonnante virtuosité, en distiques élégiaques, mais où s'inscrivent durablement l'émotion et la sincérité. Il meurt un an plus tard, alors qu'il tente d'achever son traité *Sur la fortune*.

L'anthologie de Pierre Laurens n'accordait pas de place à ce recueil ; en voici

quelques extraits, parmi les pièces reprises dans l'édition des Poeti latini del Quattrocento procurée par Liliana Monti Sabia.

Tombeau d'un nourrisson anonyme.

Sitôt né, sitôt mort, et même enseveli :
Comment trouver le temps, dis, d'un prénom pour lui ?

Tombeau d'une coquette stérile.

Je fus coquette, et bien m'en prit :
Un Monsieur Coq j'eus pour mari.
Cela pourtant n'a pas suffi :
Pas de poussin dans mon logis.

Tombeau d'Hyas le bâillant.

A-t-il vécu, Hyas ? Jamais.
Hyas pourtant gît à jamais.
S'il n'eut jamais de vie, Hyas,
Comment veux-tu qu'un mort il fasse ?

Tombeau du nain Erri.

Le tombeau n'est pas bien grand,
Et le nom pareillement.
Ci-gît un nain,
Sous une pierre
De rien.

Tombeau d'un amateur de marée.

Pour tout tombeau j'ai un rocher,
Et des algues font mon cortège.
Sur une rame on a noté :
« Ainsi voulais-je
Reposer ».

Tombeau d'un enfant mort deux fois,
et qui n'a jamais vu la lumière.

C'est l'urne funéraire
De qui jamais n'a vu
La lumière.
Mort deux fois : la première,
Quand ma mère mourut,
M'ayant en ses viscères.
Puis à nouveau ce fut
Quand au jour ordinaire
Du ventre de ma mère
Enfant mort je parus.
De nom même déçu :
Oh misère !

Tombeau de Focilla.

On m'appelait Petite Flamme :
 Je suis dans un tombeau tout froid ;
 À mon foyer éteint, nulle âme,
 Désormais, ne mettra du bois.

Tombeau de Sancia, jeune femme napolitaine.
 (Elle s'adresse à son mari peintre.)

Ô mon époux, tu ne pouvais vivre sans moi :
 Tu veux sur un tableau me rendre à la lumière ;
 Ainsi la vie sans moi pèsera moins sur toi,
 Et la mort si dure me sera moins amère.

Mais comment désormais m'inviter à l'amour ?
 Est-il en ton pouvoir que mes lèvres s'entrouvrent,
 Que naissent tous ces mots où la vraie joie se trouve ?
 Vois, ce corps est seul sur ton tableau, et toujours
 S'effacent ses gestes. Tu sais bien que ces vers
 Ne sont que d'un poète qui rêve. Au revers
 De silence, je suis celle qu'on a perdue.

Pontano, en ses songes, s'adresse à son épouse.

La nuit, mon aimée, je marche à tes côtés ;
 Ton ombre m'accompagne : ainsi l'obscurité,
 Souriant à mes yeux, a tout l'éclat du jour.
 Sans toi le jour n'est que ténèbres qui m'oppressent
 Et m'éloignent de moi : la lumière me blesse
 Comme une nuit sans fond. Que se lève ce jour,
 Que le soleil se cache ! et pour moi tu vivras,
 Ce moi qui veut mourir pour vivre dans tes bras.

Tombeau d'un guerrier.

Tes ennemis sont morts ; leurs armes, leurs trophées
Font les murs de ta tombe, et leur gloire effacée
Grave ce marbre où rêver de guerre inutile
Et de sang. Tombe due à tes cendres futiles
Et t'écrasant de fer. Admirable ornement
Pour l'ombre que tu es,
Ô dément désarmé.

Tombeau de la jeune Mundiziana.

Pour toi l'hymen a enfanté la mort.
Tristesse et deuil furent tout son apport.
C'était ton mariage au premier jour de Mai,
Et ses chants, ses rires ; Mai s'achève, le sort
Change, te voilà ce cadavre défait.
On dit que Mai
N'est bon que pour les noces des filles mauvaises,
Le flambeau de l'hymen y charbonne et ne fait
Qu'une méchante flamme.
Ô jeune femme,
Mai maria pour toi le mariage et la mort :
Qu'il mette sur ta tombe, avec les fleurs de mort,
Ces roses refusées,
Le parfum de ton âme.

Tombeau de Robert le fermier.
(C'est le poète qui parle.)

Que la terre te soit légère ! Oui, que ses fruits
Reconnaissent le soin que prit pour eux l'ami
Qui les quitte, que le sol à son tour s'acquitte
De sa dette et répande, en t'honorant, ses fleurs.
Tu cultivas la terre avec tant de bonheur !
Ce cèdre, regarde, il te doit tant ! et la vigne,
Et tout ce beau raisin ! Tu les vois qui s'alignent
 En superbes rangées !
 Comme tu les as souhaitées,
Ces choses présentes, ce vin pur répandu
Aujourd'hui sur ta tombe, et qui coule et qui roule
 Comme un vieil ami éperdu !

Tombeau de Ptolémée de Catagne,
astrologue célèbre.

Vieillard digne du ciel, tu es parti vers lui,
Ta patrie désormais qui remplace Catagne.
 Tu demandais aux nombres
La mesure du monde et de tout ce qui luit :
Aujourd'hui de tes yeux tu vois cela sans ombre.
Tu jouis des plus grands biens, et de cette montagne
Là-haut tu regardes les choses s'enchaîner
Et rouler au futur que déjà tu connais.
Ptolémée, ô maître que j'aimai dès l'enfance,
Adieu, adieu, vieillard admirable et immense.

Tombeau de Fortunat.
(Il parle de derrière la tombe.)

Je n'étais pas bien riche, et n'étais pas un roi ;
Une bourse modeste et un vieux fond de foi,
C'est tout. Pas de festins, une table ordinaire
Et souvent moins encore, à mâcher mes molaires.
Le champ, propre, la maison, correcte, et de crasse
On eut en vain, sur mes couverts, cherché la trace ;
Épouse gironde, oui, mais pas d'enfants. De là
 Me vint ce nom de Fortunat.
 J'étais facile à satisfaire,
 Et ce nom-là ferait l'affaire.
On eut raison : que m'importait ma tirelire ?
Qui se contente de son sort, on peut le dire
 Heureux, c'est vrai. — Mais fortuné,
 Il ne faut pas exagérer.

Tombeau de Cerbère,
génie du vol et des larcins.

Cerbère est là, en bas ;
Mais, tu vois, nul n'aboie
À l'entrée ; il redoute,
 Ça va de soi,
 Qu'on n'ait des doutes
 Et de l'émoi.
— Car ce fut un voleur,
Un vrai, un qui fait peur.
 À l'heure actuelle,
 Dans les ténèbres,

Il sert d'écuelle
 À tous les zèbres,
 Et de festin
 À tous les chiens.

Vois ton ombre, brave voleur, chercher ses Mânes :
 L'autre Cerbère, affreux, bavant, s'agite, ahane,
 Souffle sur ses mollets. Adieu le grand repos !
 Tu ne franchiras pas les eaux.
 Telle est la peine des voleurs :
 Ne point partager le bonheur
 D'en-bas, et servir de pâtée
 Pour l'éternité.

Tombeau de Miella,
 jeune femme adultère.

C'est ici que mène l'amour, l'amour le pire,
 L'amour fautif. Je vous le dis, moi, Miella,
 Que son époux a tuée.
 J'étais donc dans les bras
 De mon amant, par l'amour fatiguée ;
 Le sommeil sur mes yeux étendait son empire.
 Mon mari, soudain ! avec un glaive : alanguie,
 À peine ai-je senti qu'on me privait de vie.
 On fit sortir mon corps dans la honte et la nuit.
 Sans bûcher, sans cortège, et nue, on m'a jetée
 En un sol inconnu ; lentement j'y pourris.
 Mais ma faute ne reste pas longtemps cachée :
 Hymen l'exige, il dépêche sur moi ces truies
 Qui me sucent les os, m'arrachent à la terre,
 Me couvrent à l'envi de leurs baisers immondes.
 Je fais le déshonneur, la honte de ma ville ;

Les bêtes qui rôdent autour des cimetières
Y promènent mes chairs à la face du monde.
Miella : le miel de mon nom est devenu
Du fiel et de la fange, une matière vile
Piétinée par les chiens. Ô femme, ne fais plus
L'inutile culbute pour le bel amant nu.

Tombeau de son fils François.

C'est pour moi que j'avais préparé ce tombeau,
Mon fils ; et cet autel, je m'y voyais gisant.
Hideuse puissance du destin, ce fardeau
Qui joue avec nous, s'amuse des lois du temps.
Moi, ton père, je dois te descendre au caveau !
Moi, ton père, je suis ton cortège en pleurant,
Je prends pour toi la torche des morts : oui, là-haut,
Telle est la cruauté du ciel indifférent !
La douleur désormais fait du temps un vain mot.
La vie s'est effacée, la mort va triomphant.
Tu ne reçois pour héritage qu'un tombeau,
Mon fils : c'est tout ce que je laisse à mon enfant.

Giovanni PONTANO.

(Traduit et adapté du latin par Christophe Carraud.)